



CAIRN.INFO

## ANALYSES ET COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « Revue philosophique de la France et de l'étranger »

2019/4 Tome 144 | pages 511 à 573

ISSN 0035-3833

ISBN 9782130821793

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-philosophique-2019-4-page-511.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.  
© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Raffaele Carbone, *La Vision politique de Malebranche*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Les Anciens et les Modernes. Études de philosophie », 2018, 328 p., 39 €.

Raffaele Carbone, Chantal Jaquet et Pierre-François Moreau (dir.), *Spinoza-Malebranche. À la croisée des interprétations*, Lyon, ENS Éditions, coll. « La croisée des chemins », 2018, 256 p., 24 €.

Elena Muceni, Maria-Cristina Pitassi (éd.), *Le Malebranchisme à l'épreuve de ses amis et de ses ennemis. Actes de la journée d'étude tenue à Genève par l'Institut d'histoire de la Réformation (27/11/2015)*, Paris, Honoré Champion, coll. « Colloques, congrès et conférences sur le Classicisme », 2018, 246 p., 38 €.

*Revue philosophique*, n° 4/2019, p. 511 à p. 573

Raffaele Carbone propose une vaste synthèse des conceptions politiques de Malebranche. Tout comme Descartes, Malebranche n'est pas à proprement parler un auteur politique. Pierre Guenancia (*Descartes et l'ordre politique*, Puf, 1983) a cependant montré qu'il y a une politique de Descartes. Il y a quelques années, j'ai tenté une démonstration comparable concernant Malebranche (*Le Système de la loi de Nicolas Malebranche*, Vrin, 2006). Il est ainsi établi que nombre de textes malebranchiens sont politiques ou en disent long sur une possible « politique de Malebranche ». R. C. s'inscrit dans cette perspective en proposant une étude précise de tous les points clés du corpus malebranchien à tonalité politique, ainsi qu'une inscription de ses conceptions dans des débats de philosophie politique plus vastes (Augustin, Suarez, Hobbes, Pascal et Spinoza notamment). Cette synthèse, émaillée de formules heureuses – « occasionnalisme politique » (p. 82), « anthropologie des liens » (p. 43), notion de « psychopolitique » empruntée à Byung-Chul Han (p. 132), « la perspective de la cosmopolis » (p. 299) – est le fruit d'années de travail sur les thématiques de l'imagination contagieuse en particulier et des liens entre les hommes en général (et la plupart des éléments de cet ouvrage sont issus de différents articles repris ou remaniés). Mais, comme Malebranche n'est pas ce que l'on pourrait appeler un philosophe politique, il apparaît parfois un peu forcé de lui imposer des problématiques strictement politiques. Ainsi R. C., ici influencé par les perspectives hobbesiennes, se demande s'il y a une science politique chez Malebranche et si elle est soumise ou non à la science de l'homme. Les textes de Malebranche ne permettent pas de répondre clairement à une telle question, qui n'est donc pas malebranchienne, ce qui peut aboutir à des comparaisons un peu vagues comme lorsqu'on lit : « À la différence de Hobbes, [Malebranche] soutient que c'est l'anthropologie – et non la politique – qui est à la fois la science la plus digne et la plus nécessaire de l'homme. Aussi pouvons-nous supposer [qu'il] veut répliquer à la thèse exposée par Hobbes dans la "Préface aux lecteurs" du *Citoyen* » (p. 53). Il faut se contenter de réunir tous les fils effectivement tissés par Malebranche, ce que fait parfaitement cet ouvrage, pour former un tissu socio-politique qui n'a certes pas la solidité de celui que décrit Platon mais qui cependant habille bien tous les hommes.

R. C. est également co-éditeur de l'ouvrage collectif sur les rapports entre Spinoza et Malebranche, qui reprend les contributions d'un colloque et propose un face à face spéculatif entre les deux auteurs qui touche aussi bien l'ontologie, la théorie de la connaissance que l'éthique et la politique. Il s'intéresse également à la réception conjointe des deux philosophies. Qu'il y ait lieu de les comparer ne fait aucun doute car, du vivant même de Malebranche, on s'interroge déjà sur son possible spinozisme latent. Même si cet ouvrage rappelle que la discussion du spinozisme par Malebranche ne se réduit pas à la correspondance avec Dortous de Mairan, cet échange épistolaire n'en demeure pas moins le lieu le plus éclatant et le plus intéressant. Comme le rappelle Pierre-François Moreau, dans ce petit ensemble de lettres, il ne s'agit pas, en effet, de polémiquer mais de comprendre : qu'est-ce qui distingue Malebranche de Spinoza, notamment sur la conception de l'étendue, à partir du moment où le premier pose une étendue intelligible en Dieu ? Question essentielle, cruciale qui en contient une plus vaste, celle de la nature de Dieu et de ses propriétés.

Dès que l'on sort de cette courte et intense correspondance entre Mairan et Malebranche (ce qui constitue visiblement un parti pris de l'ouvrage, qui n'y revient pas de manière approfondie après ce premier article), le travail de confrontation se fait plus délicat. Il faut en effet une méthodologie particulière

pour comparer deux auteurs qui ne se répondent pas explicitement. Pour des raisons chronologiques évidentes, seul Malebranche glisse quelques réflexions et dénonciations du spinozisme dans ses textes. Or cette méthodologie dépend des contributions. L'article portant sur la méthode (C. Santinelli) procède négativement en tentant de répondre à la question : pourquoi Malebranche n'adopte-t-il pas une méthode *more geometrico* ? Autrement dit, pourquoi ne raisonne-t-il pas comme Spinoza ? Question un peu étrange tout de même. L'article suivant (E. Marquer) confronte imagination et conscience chez les deux auteurs et on y observe les mêmes limites : il s'agit moins de comparer que de présenter successivement les rapports entre ces deux notions chez chacun des deux auteurs. La contribution de D. Schmal reprend la question de la conscience chez Malebranche à partir d'une réflexion sur l'idée. Comme dans l'article de Santinelli, où il fallait passer par Descartes pour créer un lien entre Malebranche et Spinoza, il faut ici passer par Arnauld pour poser un tel lien. Le problème méthodologique d'une comparaison entre deux auteurs se pose ainsi d'une autre manière : à part dans la correspondance avec Mairan, est-ce que la comparaison entre Malebranche et Spinoza n'est pas toujours, peu ou prou, un questionnement sur leur cartésianisme respectif ? Un tel questionnement étoffe la comparaison mais l'édulcore aussi. L'étude suivante (F. Toto) illustre encore ce problème général : le thème de l'humilité est travaillé de manière tellement divergente chez les deux auteurs qu'il est assez artificiel de comparer leur traitement respectif. Là encore, c'est un rapide passage par Descartes qui est censé permettre un lien théorique qui n'existe pas réellement. Plus on avance dans cette confrontation dont on attendait beaucoup, plus on se rend compte qu'elle doit la plupart du temps être entièrement construite par le commentateur. R. C. avoue qu'on ne sait pas ce que Malebranche connaît de Spinoza, à part les premières propositions de l'*Éthique* et qu'il faut en conséquence un travail « insidieux » (p. 137) pour produire une comparaison entre les deux auteurs d'un point de vue politique.

Finalement, c'est dans la seconde partie de l'ouvrage, celle des « Réceptions croisées », avec l'étude d'A. Del Prete qu'on trouve la comparaison la plus précise entre les deux auteurs, avec l'analyse de l'intéressante stratégie argumentative de Pierre-Sylvain Régis qui applique à Malebranche une critique élaborée contre Spinoza. Mais la contribution suivante, celle de M. Picon, réintroduit le doute sur ce projet même de comparaison puisqu'elle n'évoque que très accessoirement Spinoza et se concentre sur le point de vue leibnizien dans la querelle des idées entre Malebranche et Arnauld. L. Simonetta revient à cet enjeu par une analyse de la critique conjointe de Malebranche et Spinoza chez Condillac (à partir des idées, vides selon Condillac, d'entendement et de volonté). Et S. Bergont fait finalement de même en étudiant l'usage (confinant au repoussoir) fait par Hume des deux philosophes, même si un déséquilibre important se fait jour, Hume n'évoquant quasiment pas Spinoza. En bref, toutes ces études sont en soi intéressantes et rigoureuses mais à leur lecture on se rend compte que, en dehors de la correspondance avec Mairan, les rapports entre Malebranche et Spinoza sont finalement difficiles à cerner.

*Le Malebranchisme à l'épreuve de ses amis et de ses ennemis* constitue, au fond, l'autre voie méthodologique d'une comparaison de doctrines : plus éclatée, plurivoque, elle prête moins le flanc à des reconstructions parfois forcées d'un face-à-face doctrinal. L'ouvrage montre bien que la philosophie de Malebranche est au centre des discussions philosophiques dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il met également en valeur l'importance des controverses pour un système qui se voulait nécessaire, définitif et hermétique aux polémiques. On retrouve ici toutes les figures bien connues ayant participé

obliquement à la constitution de ce système au travers de sa discussion : Arnauld, Jurieu, Bayle, Régis, Lamy, Leibniz, Fénelon, Foucher. Mais on notera plus particulièrement la tentative de reconstitution de la réception anglaise de Malebranche à la fin du siècle entreprise par S. Brown. Il retrace les traductions et les circulations des ouvrages malebranchiens, à Oxford notamment. Il rappelle que Malebranche constitue alors une alternative philosophique intéressante à Locke, notamment aux yeux de Norris. Les années 1690 constituent à cet égard un moment d'attention et d'attractivité intellectuelles inégalées dans un pays ensuite largement dominé par les philosophies empiristes (même si Locke aussi bien que Hume discutent et reprennent Malebranche). La dernière étude du recueil est la plus novatrice. Elle porte sur la théorie malebranchienne de la contagion imaginative entre mère et fœtus. Là aussi, ce sont différentes réceptions du thème qui sont étudiées, à partir de l'*Encyclopédie*, puis dans différents textes médicaux, notamment italiens. Si le constat d'un « téléphone arabe » (p. 224) dans la transmission de ce thème à partir de Descartes ne constitue pas une conclusion très séduisante intellectuellement, le récit même de ces transmissions montre la puissance théorique d'un modèle apte à répondre à l'oppressante question de la monstruosité native.

Marie-Frédérique PELLEGRIN